

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Etienne Lassailly

Le 29 novembre 2018

**Discours de bienvenue
de Monsieur Bertrand Dupin,
académicien de Béarn**

Mesdames, Messieurs, Cher Etienne,

Vous avez été précédé dans notre compagnie par un grand ancien d'Elf Aquitaine, Maurice Jeantet, qui, entrant en ces lieux il y a 25 ans, y a été accueilli par Pierre Tucoo-Chala. Pour le recevoir, ce dernier ne manqua pas de faire valoir l'origine morlannaise de sa mère « *née Coré, nom d'une famille messine qui vint chez nous au lendemain du désastre de 1870 et s'y béarnisa complètement.* »

Vous n'avez pas, cher Etienne, le même degré de béarnitude que Maurice Jeantet, mais l'action que vous menez à Pau à la tête de la Société des Amis du Château comme votre installation à Pau depuis 40 ans ont suffisamment marqué votre intérêt pour le Béarn et sa culture,

pour que l'Académie de Béarn vous accueille très légitimement en son sein aujourd'hui.

Vous n'avez pas non plus connu dans votre jeunesse, cher Etienne, l'excitation des enfants du Sud-Ouest lorsqu'ils peuvent apercevoir par temps clair le lointain miroitement de la chaîne des Pyrénées, tel le rivage d'un pays chimérique entre terre et ciel. Comme l'écrit Francis Jammes : « Pour qui n'a pas quitté son champ, les Pyrénées sont les rives du ciel, peut-être. » Mais pour vous, cher Etienne, ce sont les hasards de votre vie professionnelle qui vous fixeront à Pau, et non l'appel de quelque horizon chimérique.

Il y aura bientôt quarante ans que vous avez décidé de faire de notre ville votre base arrière et celle de votre famille, puisque vous y habitez toujours, tout en ayant occupé des postes aussi bien en Afrique qu'en Béarn pour le compte d'Elf Aquitaine puis de Total.

Je vous présenterai donc comme un béarnais d'adoption, peut-être plus béarnais que certains d'entre nous, car, hiver comme été, vous arpentez résolument la montagne, sans manquer toutefois à la prudence puisque, pour les ascensions périlleuses, vous savez vous entourer des services d'un guide de montagne qui n'est autre que mon petit-fils. On dit même que vous avez rencontré l'ourse au cours d'une randonnée avec votre ami Marc Ollivier. Peut-on rêver de nos jours d'un meilleur brevet de béarnitude ?

Homme de la nature, vous êtes aussi un cavalier qui, hiver comme été, éprouve le besoin de parler quotidiennement à son cheval et d'arpenter la forêt dans le bois de Pau. Mais vous êtes aussi un chasseur, ce qui signifie que vous aménagez patiemment vos terres du Loiret pour que les animaux puissent s'y développer dans un milieu favorable.

Né au mitan du siècle à Orléans, vous êtes marqué par le paysage du grand fleuve Loire et le mystère de sa rive gauche qui s'étend au Sud vers la Sologne peuplée d'animaux sauvages et de poésie d'automne. Vous avez accroché dans votre bureau le portrait de

Maurice Genevoix, l'écrivain qui a le mieux évoqué dans ses œuvres les scènes de la nature et de la chasse en Sologne. On voit dans ce portrait de Maurice Genevoix à 80 ans un homme très attentif sur fond du grand fleuve, portant une petite veste kaki, couleur des tranchées de la guerre de 14, laissant percer sous son air modeste un regard acéré.

Vous avez aussi dans votre bureau des vues du château de Gien, car Gien est votre seconde patrie, celle de votre père. C'est à Gien que vous avez passé votre enfance dans la maison de vos grands-parents au bord de la Loire. Vous y gardez encore une terre, avec ses bois, ses étangs, ses pâtures, le long d'un petit affluent du grand fleuve. C'est le pays de la sauvagine, des derniers castors d'Europe et de la pêche.

Par votre mère, née à Sully-sur-Loire, vous vous apparentez aux Babou-de-la-Bourdaisière, vieille famille de notaires berrichons, dont la représentante la plus connue est Gabrielle d'Estrées. C'est votre lien avec le Béarnais, auquel s'ajoute votre voisinage avec le Vendômois, car si Henri IV était béarnais par sa mère, il était aussi vendômois par son père. D'ailleurs, n'a-t-il pas été conçu à La Flèche ?

Les affaires de votre père, entrepreneur de travaux routiers mais aussi officier de l'aéronavale, l'appellent à Paris et c'est là que vous faites vos études à l'Ecole Alsacienne où, à cette époque, les enfants et les adolescents recevaient une éducation libérale mais strictement républicaine.

Vous passez votre bac en 1968, après un bref oral au Lycée Henri IV. Vous êtes admis en Hypokhâgne au Lycée Claude Monet dans le 13^{ème} arrondissement où vous allez passer trois ans, tentant, mais en vain, de vous faire admettre au concours de l'Ecole Normale Supérieure. Parallèlement vous suivez des études de Lettres Modernes et d'Anglais à la Sorbonne où vous obtenez une maîtrise de lettres et une licence d'anglais, mais vous échouez à l'agrégation de lettres.

Sans le savoir, peut-être, vous avez connu le sort d'autres khâgneux célèbres qui ont fait la même expérience que vous et qui ont bifurqué, comme Jacques Rivière et Alain-Fournier, l'un se dirigeant

vers l'édition et l'autre vers l'écriture en passant par le secrétariat d'un écrivain.

Comme ces illustres prédécesseurs, vous aviez en vue, très jeune, d'autres horizons que les concours. Dès votre bac en poche, vous effectuez un voyage en Irak et au Kurdistan puis, en 1969, vous voyagez en Mauritanie où vous travaillez dans les mines de fer près de Fort Gouraud. Ensuite, pendant les étés de 1971 et de 1972, vous êtes tour à tour professeur à l'Alliance Française, boulevard Raspail, et lecteur chez Hachette à la collection jeunesse, où vous orientez la sélection des livres anglais et américains en vue de leur traduction.

Malgré vos activités multiples, vous trouvez le temps de vous marier avec Sophie en 1973, puis vous êtes appelé en Irlande à l'University College de Dublin comme lecteur et assistant en littérature française, où vous donnerez notamment un cycle de conférences sur la crise de l'humanisme. Comme vous êtes déjà marié, vous rentrez l'année suivante en France où vous allez chercher à vous employer utilement.

Vous avez 24 ans et vous rejoignez alors le cabinet d'un grand courtier d'assurances britannique en France. Vous vous y intéressez au secteur de l'assurance maritime. C'est pour cette raison que vous êtes recruté par Elf Aquitaine où vous allez faire toute votre carrière, de l'âge de 25 à 65 ans. Expatrié à 27 ans en Norvège dans une Norvège sauvage, vous vous occupez des grands chantiers offshores en Mer du Nord, et c'est en 1979 que vous serez envoyé à Pau où vous vous fixez définitivement avec votre famille, non sans connaître encore des expatriations successives pendant des périodes fort longues. Mais vous avez aussi occupé des postes en Béarn puisque, après avoir été le Chef de cabinet de Maurice Jeantet vous avez œuvré en faveur du développement régional en dirigeant alors la SOFREA (Société de financement régional Elf Aquitaine).

Ce n'est qu'en 2015 que vous allez prendre votre retraite ce qui ne vous empêche pas de prendre de nouvelles responsabilités au sein de plusieurs associations de notre ville, et tout particulièrement la

présidence de la Société des Amis du château de Pau, que vous dirigez à la grande satisfaction de ses adhérents depuis lors.

Après avoir évoqué votre carrière professionnelle, j'espère que vous m'accorderez, cher Etienne, le temps nécessaire pour nous livrer à quelques réflexions sur votre parcours. Votre réussite professionnelle prouve qu'avoir fait des études littéraires n'est pas nécessairement un handicap pour réussir dans les entreprises : cela peut même devenir un atout. En effet, grâce à la diversité de vos talents, Elf Aquitaine vous confie, après un stage à la Direction assurance/risque à Paris, la gestion des contrats d'assurances des plateformes *offshore* en Norvège. Se succèdent alors des postes de direction dans la finance puis dans la gestion du personnel chez plusieurs filiales du groupe en Afrique. Vous faites donc partie de ces jeunes gens formés aux Lettres qui ont su saisir leurs chances pour entrer dans les entreprises dynamiques qui leur ont ouvert leurs portes pour mêler littéraires et scientifiques. Mais nous savons, vous et moi, que les meilleurs scientifiques sont aussi de très bons littéraires et que la cause de la science et celle des humanités classiques sont finalement une seule et même cause.

Je vais donc consacrer la deuxième partie de mon discours à développer le bien-fondé de cette affirmation. Dans ce but vous me permettez, cher Etienne, de reprendre avec vous la lecture des textes des savants ou des poètes qui me laissent à penser que les sciences, et en particulier les mathématiques, ont avec les lettres des affinités profondes et que la quête de la beauté peut être le plus sûr critère de la vérité dans les mathématiques comme dans la poésie.

Le mathématicien Laurent Lafforgue, qui a reçu la médaille Fields en 2002, prononça le 12 mars 2005, devant l'assemblée annuelle de l'Association pour la sauvegarde des enseignements littéraires, un discours intitulé : « *Les études classiques et la liberté de l'esprit* » dans lequel il se dit extrêmement sensibilisé à la question du langage et en particulier à l'enseignement de la grammaire : « *En effet, je considère, dit-il, tous ces apprentissages fondamentaux comme constituant une part très importante et indispensable de la formation du futur*

mathématicien ou du futur scientifique. C'est d'abord dans l'étude de la langue naturelle qu'il peut apprendre la logique, la souplesse du raisonnement, l'organisation de celui-ci, la libération de la pensée par l'adéquation des mots aux choses ».

Et il insiste : « *Tous ces apprentissages bêtes sont indispensables, il faut passer par eux, et ceci également est une grande leçon. Je sais comme mathématicien à quel point la tentation de l'intelligence est dangereuse ; cent fois dans la journée le mathématicien a cette tentation, et il doit la rejeter pour continuer à écrire des choses simples et bêtes les unes à la suite des autres, dans l'espoir d'arriver à un moment de grâce où son intelligence aura disparu, où lui-même aura disparu, et où il écrira en quelque sorte sous la dictée des choses telles qu'elles sont.* » Ce moment de grâce où l'intelligence a disparu et où le mathématicien aura disparu et qu'il écrira sous la dictée des choses, n'est-ce pas la vertu de la simplicité dont s'est réclamé Francis Jammes dès le seuil de son œuvre lorsqu'il écrit le Manifeste du Jammisme, dans lequel il déclare : « *Toutes choses sont bonnes à décrire lorsqu'elles sont naturelles.* » ?

Poursuivant son discours, le mathématicien déclare : « *Je suis persuadé d'ailleurs que la tentation de l'intelligence existe dans tous les domaines, pas seulement en mathématiques, et qu'il faut s'en garder partout* ». Et il conclut, en des termes que n'eût pas désavoués le grand défenseur des humanités classiques que fut Léon Bérard : « *Pour cela, il n'y a pas de meilleure école que les langues classiques, comme le grec ou le latin : là, plus qu'ailleurs, il est facile d'admettre qu'il n'y a pas lieu de chercher à être plus intelligent que la langue et que les grands textes.* »

Ainsi, grâce à Francis Jammes et à Laurent Lafforgue, nous percevons que la recherche de la simplicité est aussi importante pour la poésie que pour les mathématiques, car en quelques lignes d'une aveuglante clarté une phrase dépouillée permet de passer de l'ombre à la lumière et de connaître alors ces instants de grâce chers au poète comme au mathématicien.

Le plus bel exemple de tels instants de grâce ne le trouve-t-on pas également en poésie quand Robert Mallet, ce jeune poète blessé au crâne dès le début de la guerre en septembre 1939, écrit cette confidence. Il croyait qu'il avait perdu la vue ; heureusement, ce n'était pas le cas. Mais longtemps il fallut qu'une infirmière lui fît la lecture. Alors se produisit le miracle : « *Il me fallut admettre dit-il une évidence à laquelle mes préférences de l'époque ne me préparaient guère... Francis Jammes me procurait, lui, mieux qu'un support, mieux (ou autre chose) qu'une vérité de langage : il agrandissait ma fenêtre jusqu'à transformer ma chambre en une vaste baie qu'il posait en surplomb sur les horizons dont j'avais tellement craint de perdre la vision. Et j'éprouvais, comme à l'écart du jeu prémédité des mots, la projection de la réalité sensible. J'oubliais la littérature. J'oubliais le style de Francis Jammes, tout en subissant, et parce que je les subissais, ses effets de naturel. Grâce à lui, je voyais, j'entendais, je sentais, je palpais tout ce qu'il m'était interdit de percevoir au fond de ma cellule.* »

Revenu à la vie civile, le jeune poète consacra sa thèse de lettres à Francis Jammes, non seulement parce qu'il avait une dette à acquitter envers lui, mais pour comprendre aussi comment il avait été séduit par lui : « *Comment Francis Jammes parvenait-il à être si simple et si peu simple ; comment, de cette rencontre d'un refus de l'art et d'un tel recours à l'art, pouvait naître une incomparable séduction ?* »

De son côté, Laurent Lafforgue reconnaît lui aussi sa dette vis-à-vis des grands auteurs du passé lorsqu'il déclare : « *Pour moi, c'est seulement à vingt ou vingt-et-un ans que, pour la première fois, j'ai été mis en contact avec des textes mathématiques qui m'ont soulevé d'admiration ; avant, ces textes auraient été hors de ma portée. Heureusement, mon sens esthétique avait pu se former beaucoup plus jeune grâce à la littérature.* »

Le fait que le miracle de la langue opère aussi bien en poésie qu'en mathématique prouve, cher Etienne, que, malgré deux attitudes mentales presque opposées, les littéraires et les scientifiques se rencontrent sur le terrain de la culture, et en particulier sur les grands textes qu'ils découvrent les uns et les autres au cours de leurs années de formation, ce que rappelle Laurent Lafforgue lorsqu'il évalue

l'immensité de la dette qu'il a vis-à-vis des anciens : « *il y a dans ce que les anciens nous ont légué d'innombrables vérités qu'il a fallu des siècles pour mettre au jour et que, si nous dédaignons la culture qui leur donne accès, notre vie entière ne suffirait pas à retrouver.* »

Pour illustrer la pensée de Laurent Lafforgue, rien ne représente mieux l'avancée de la science que l'image du savant semblable à un nain porté sur les épaules des géants qui l'ont précédé. Or, nombre de ces géants étaient jadis à la fois des métaphysiciens et des physiciens, au sens étymologique du terme grec *phusis*, qui veut dire « nature ». Tel était le cas d'Aristote et de Descartes qui étaient aussi des savants et qui ont laissé des œuvres fondatrices : dans la biologie et la zoologie pour Aristote, dans la physique mathématique pour Descartes.

Mais la science a changé d'échelle au XX^{ème} siècle lorsque, avec la naissance de l'astrophysique et de la physique quantique, elle s'est aventurée à la fois sur le terrain de l'infiniment grand et sur celui de l'infiniment petit. Certes, elle a accompli alors plus de progrès qu'en 2.000 ans, mais, ce faisant, elle a dû changer de langage pour pouvoir traduire des réalités contradictoires. Car on oublie facilement que la science ne fournit pas seulement une boîte noire d'où l'on tire des solutions à des problèmes techniques, elle est d'abord une manière de penser qui tire sa vérité d'idées opposées qui a priori semblent s'exclure.

Comme l'écrit Claude Lévi-Strauss dans un article du journal *La Repubblica* du 7 février 1993, intitulé « Pensée mythique et scientifique » : « *A l'échelle de l'infiniment petit, on nous explique qu'une particule et même un atome peuvent être à la fois ici et ailleurs, partout et nulle part, se comporter tantôt comme une onde et tantôt comme un corpuscule. Toutes propositions qui ont un sens pour le savant, car elles sont issues de calculs mathématiques et d'expériences d'une complication telle que lui seul peut les interpréter. Elles restent toutefois intraduisibles dans le langage ordinaire car elles violent les lois du raisonnement logique, le principe d'identité en premier.* »

Du coup, on comprend mieux comment Niels Bohr, un des pères de la physique quantique, a pu inviter un jour ses pairs, pour surmonter les contradictions apparentes de celle-ci, à se tourner vers les ethnologues ou les poètes :

- Les ethnologues « *car les différences traditionnelles entre cultures humaines ressemblent à beaucoup d'égards aux manières différentes mais équivalentes, selon lesquelles l'expérience humaine peut être décrite* »,

- et les poètes « *car pour atteindre des vérités situées à un niveau plus profond que celui de l'expérience ordinaire, ils font du langage un usage original et synthétique : multipliant les perspectives pour cerner les contours d'un objet qui demeure insaisissable* ».

Il en résulte pour la science qu'on ne rencontre nulle part autant de « *il est possible* », de « *peut-être* » et de conditionnels que dans une revue scientifique depuis la découverte de la physique quantique. Pour citer Richard Feynman, « *ce que nous appelons aujourd'hui connaissance scientifique est un corpus d'énoncés à des degrés variables de certitude. Certains d'entre eux sont très sûrs ; d'autres sont presque sûrs ; mais rien n'est absolument certain. Les scientifiques en ont l'habitude. Nous savons qu'il est possible de vivre sans savoir.* » En conclusion, la science d'aujourd'hui, au plus haut niveau, doit apprendre à composer avec l'incertitude comme l'ont toujours fait les sciences humaines et la poésie.

Discours de remerciements
de Monsieur Etienne Lassailly,
nouvel académicien

Cher Président de l'Académie de Béarn,

Mesdames les Académiciennes, Messieurs les Académiciens,

Mon cher oncle, Académicien du Berry,

Chère Sophie, ma femme,

Chers amis,

Avant d'en venir au sujet de mon allocution, l'éloge de mon prédécesseur, le médiéviste Benoît Cursente, je voudrais dire quelques mots à propos de mes deux parrains, René Creff et Bertrand Dupin, ainsi que sur Maurice Jeantet, disparu il y a presque deux ans, qui a été mon maître et dont Pierre Peyré a fait l'éloge l'année dernière.

Mes deux parrains me seraient d'un total secours, si, ce qu'aux dieux ne plaisent, pris dans un naufrage, j'étais amené à embarquer avec eux dans un frêle esquif, au milieu de l'Atlantique.

Là, l'un et l'autre feraient merveille pour nous tirer de ce mauvais pas. Le Professeur René Creff, vigoureux breton, serait bien sûr à la manœuvre pour souquer ferme jusqu'à la rive. Mais aussi ses talents d'agrégé de physique nous seraient bien utiles, par exemple, pour fabriquer un moteur thermique à partir de boîtes de conserves, alimenté à l'hydrogène tiré de l'eau de mer.

Pendant ce temps, Maître Dupin, si le découragement nous gagne pendant cette épreuve, nous détournera de notre morosité en nous relatant avec sa gaîté coutumière l'histoire des vieilles familles de la Haute-Lande.

En ajoutant, bien sûr, par quelque détour dont il a le secret, des anecdotes sur la vie des hommes illustres de la III^{ème} République, souvenir de ses jeunes années à l'Institut d'Etudes Politiques à Paris.

Mais ils me sont bien sûr aussi d'un grand secours aujourd'hui en me témoignant leur amitié.

L'un, René, avec qui je partage l'amour des chevaux, de la nature et des grandes forêts de l'Orléanais et l'autre, Bertrand, survivant des temps où l'esprit de finesse, la bienveillance, la civilité et l'humanisme rendait la vie plus belle et plus poétique.

Je veux aussi évoquer la mémoire de Maurice Jeantet, grand patron d'Elf Aquitaine, académicien de Béarn, dont l'autorité naturelle et la vivacité, ont marqué mes jeunes années professionnelles.

Je reste imprégné de l'esprit des pétroliers et, s'il m'était loisible de choisir une place dans la diversité de notre Académie, c'est aussi celle-là que je solliciterais.

C'est avec satisfaction et entrain que je vais vous parler de Benoît Cursente, au fauteuil duquel je succède.

Satisfaction car l'homme est bien vivant et en pleine possession de ses capacités cérébrales et conceptuelles.

S'il a décidé de se mettre en retrait de l'Académie, c'est en raison de son éloignement familial dans le midi méditerranéen qui ne lui permet plus de s'engager comme il le souhaiterait.

Entrain aussi car qui, mieux que Benoît Cursente, serait capable de communiquer l'ardeur au travail, la chaleur de la conviction et la rigueur de la pensée, qualités qui ont toujours eu sur moi un effet fortifiant et stimulant.

Quand j'étais en hypokhâgne, nous avions des rendez-vous studieux avec notre professeur vénéré, Pierre Boutang, dans la cellule virgilienne de sa maison de Saint-Germain en Laye et ces souvenirs de labeur où le philosophe nous tirait du néant de notre jeunesse sont pour moi parmi les plus précieux.

Mais, rassurez-vous, Pierre Boutang, le pape de la métaphysique et de « l'ontologie du secret », n'était que notre antidote à la fascination

qu'exerçait sur nous notre autre professeur de philosophie, Sarah Kofman, l'élève de Gilles Deleuze et de Jacques Derrida.

A vrai dire, je ne connaissais Benoît Cursente que de loin, comme Président de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau et du Béarn et comme conférencier averti et lettré, spécialiste des abbayes laïques.

De nos entretiens je garde l'image du chercheur, qui sait que l'on ne progresse qu'au prix de l'effort dans la durée.

Mais aussi l'image d'une grande retenue dans l'appréciation de soi-même et de ses qualités, véritable vertu.

Cette retenue lui vient de son caractère et de ses gènes béarnais car de Lucq de Béarn, berceau de sa famille, de l'histoire de sa province, de ses paysages, de ses travaux, il garde l'empreinte biologique et culturelle.

Il dit lui-même que sa trajectoire a été commandée par les structures de la vie béarnaise et que son déterminisme a été celui d'un cadet, dernier de la fratrie, d'une famille paysanne enracinée dans un terroir.

Il sort de sa condition rurale par les études, en suivant le parcours de tant d'hommes de lettres et de science : l'école communale où le maître remarque vos aptitudes, boursier, instituteur, professeur de collège, professeur de Lettres, Docteur en Histoire, universitaire, Benoît Cursente fait en une génération ce qu'il est fait d'habitude en deux ou trois générations.

Mais Benoît Cursente se déclare enchaîné à la structure sociale qui l'a façonné.

Cette référence à une chaîne, donne une première indication sur l'œuvre de Benoît Cursente et de la conception du monde qui la soutend.

Des trois conceptions du monde qui se côtoient pendant le siècle de Benoît Cursente, il appartient selon moi aux trois, ce qui ajoute à sa béarnitude, comme dit Maître Dupin.

La première est celle du chrétien.

Elle se définit par l'affirmation d'une certaine hiérarchie des êtres, des actes et des valeurs dont l'homme est à la base et où, au sommet se

trouve Dieu, celui dont tout procède et vers qui tout aboutit dans l'univers.

Cette vision universelle de l'ordre des choses, formulée par Saint Thomas d'Aquin, c'est-à-dire au moyen-âge, le domaine de prédilection de Benoît Cursente, se retrouve bien sûr, dans son œuvre.

Non seulement parce que son enfance a été adoucie par le son des cloches de son village.

Mais aussi parce qu'il a reçu les leçons des bons pères et que, par conséquent, la théologie naturelle, l'intelligence de la foi par la raison naturelle correspond bien à son caractère.

Mais aussi la primauté de l'adage scolastique « nihil est in intellectu quod non sit prius in sensu » (rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens) fait que transparaît partout dans son œuvre une sorte d'idiosyncrasie naturaliste où l'homme, arrimé inexorablement à la terre s'insère dans l'ordonnement et la hiérarchie du monde.

La deuxième conception du monde qui apparaît à la Renaissance, celle d'Erasme, de Rabelais et de Montaigne est celle qui constate et reconnaît comme une évidence que l'individu et non la hiérarchie est la réalité essentielle.

L'individu, affranchi de la dépendance des codes, des croyances et des traditions pense et ressent par lui-même, en dehors de toute autorité sociale ou morale.

Cela lui donne une liberté de choix et une liberté d'analyse que Benoît Cursente fait sienne.

Mais aussi la possibilité de se laisser aller à la pente de sa nature profonde.

Benoît Cursente croit à l'harmonie naturelle des hommes et des fonctions humaines mais cela l'entraîne, par une inclination de son cœur à s'intéresser dans son œuvre à ceux qui souffrent, qui peinent et qui endurent - plutôt qu'aux heureux du monde.

Enfin la conception du monde qui a accompagné le 20^{ème} siècle et qui semble nous imprégner durablement encore aujourd'hui, est la conception hégélienne, nietzschéenne et marxienne du monde.

Au fond, disent ces philosophes, il n'y a pas de hiérarchie extérieure, mais surtout, la conscience et la volonté des individus ne sont pas déterminantes dans l'évolution du monde.

Les réalités naturelles, le monde extérieur, les réalités pratiques, telles que le travail, la parentalité, l'éducation, la santé, et les réalités sociales et historiques, pèsent d'avantage que le libre arbitre et la conscience.

Or, précisément, Benoît Cursente se définit comme un historien de l'habitat et plus particulièrement de la morphogénèse des villages dans la Gascogne médiévale c'est-à-dire, au fond, l'historien qui a décrit et expliqué l'évolution du milieu et de l'environnement quotidien de nos ancêtres gascons pendant le moyen-âge central, celui qui débute en l'an mille, sous Robert le Pieux roi des francs et se termine en 1300, sous Philippe III le Hardi.

Il dit avoir prolongé les travaux de son maître Charles Higounet, professeur d'histoire à l'Université de Bordeaux de 1946 à 1979, théoricien et praticien de la géohistoire.

La géohistoire est un néologisme inventé par Fernand Braudel pour désigner une branche de la géographie qui s'intéresse à l'édification des espaces, lieux, territoires ou réseaux pendant une période longue.

Les événements historiques seraient à la fois la cause de la création et de l'évolution de ces lieux ou territoires mais seraient aussi des acteurs du processus historique car leur existence est une condition indispensable au déroulement même de l'histoire.

On voit que cette observation n'est pas éloignée du courant de l'histoire globale dans laquelle on s'immerge en reconnaissant l'unicité profonde des sciences humaines, le syncrétisme de l'espace et du temps, l'interaction entre l'économie, l'histoire politique et les mentalités, avec les traces tangibles qu'elle a laissés : maisons, villages, voies de communication.

Plus précisément, ce qui intéresse le géohistorien médiéviste, c'est l'occupation du sol et le peuplement quels que soient les angles et les échelles d'observation : une manse, un domaine seigneurial, un village et son finage.

Mais pour disserter valablement sur une société médiévale donnée, il convient d'aller observer *in situ* l'espace physique dans lequel elle s'est déployée.

D'où l'apport de la géographie pour restituer les dynamiques qui ont animé le peuplement et l'habitat, rendant ainsi compte d'un essor, d'une poussée, d'un accroissement qui se traduit par des défrichements et des mises en valeur de toute sorte.

L'ascendant de l'œuvre des hommes de fer de la fin du XIX^{ème} siècle est ici présent, que l'on évoque l'Homme et la Terre d'Elysée Reclus et l'œuvre de Paul Vidal de La Blache ou d'Emmanuel de Martonne.

La prosopopée de ces patronymes qui vous tirent vers le rêve et l'aventure fait vibrer en moi des souvenirs à la fois lointains et proches, ceux de mes jeunes années.

Là, notre professeur nous expliquait que les évènements, les batailles, les traités, les jalousies des hommes et les coups d'état n'étaient que l'écume de l'histoire et que le socle de l'histoire était le temps long des paysages, des climats, de l'évolution des techniques, du commerce et des marchés, des prospérités et des récessions. Il est vrai qu'à cette époque, nous n'étions qu'un peu plus de trois milliards et demi d'hommes...

J'avais prévu dans cet exposé de préciser trois exemples du domaine de recherche de Benoît Cursente en me référant, d'abord à son article sur le cartulaire de Lézat, ensuite à son livre publié par la SSLA sur « une histoire de la questalité » et enfin sur son dernier ouvrage, paru chez Cairn « Les Cagots ».

Il ne s'agit que de trois exemples, tirés d'une œuvre vaste d'une centaine de communications et d'articles et plus d'une douzaine de livres qui pourrait épuiser les interrogations des simples mortels que nous sommes sur l'histoire des sociétés rurales pendant le moyen-âge central.

J'avais aussi prévu de vous parler des alleutiers, des questaux, du castrum et des dîmaires.

Mais j'ai pensé qu'à cette heure de l'après-midi et après ce long discours, il convenait de nous ménager des forces pour la soirée.

Je m'en tiens donc à cette concision, même si les plus opiniâtres d'entre vous ne me pardonneront pas de ne pas leur avoir expliqué comment l'historien se trouve confronté à la complexité qui provient de la prégnance des faits de résilience et du télescopage des échelles et des temporalités.

Aussi me limiterai-je à vous lire le prologue de l'histoire de la questalité, qui témoigne de l'ardeur, de la curiosité et de la méthode du chercheur, ainsi que de la vigueur de son style.

« L'étincelle de ce livre est une conférence prononcée, je ne me souviens plus à quelle occasion ni à quelle date exacte, par le regretté Jean Loubergé.

C'était dans les années soixante-dix. De ce flou mémoriel se détache un souvenir précis, celui de l'orateur racontant qu'au Moyen-âge, les serfs béarnais de la région de Montaner étaient si pauvres qu'ils pouvaient être réduits à déménager à la cloche de bois en emportant avec eux la charpente de leur maison.

Intrigué je retrouvai la référence de ce fait historique qui figure dans tous les bons ouvrages : Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques, cote E 358. Dans la salle de lecture, me fut servi un mince cahier dans lequel je me plongeai.

C'était un document judiciaire rassemblant une collection de témoignages dans lesquels était effectivement attestée cette manifestation de la misère sociale.

J'eus comme un éblouissement ; ce cahier truffé de ratures, encore palpitant de vie, se révélait à moi comme une porte d'accès à un pan de l'histoire que je rêvais d'investir, celui des pauvres, des dominés, des oubliés de l'histoire.

Comment se faisait-il qu'un tel document n'ait jamais été publié ?

Je me rendis alors pour la première fois sur les lieux.

Mais les paisibles paysages du Montanerès actuel, gagnés par la modernité, ne me parlèrent pas de ce drame social médiéval. Je n'en

possédais pas les clefs. Et puis je n'étais alors qu'un doctorant, et j'avais fort à faire avec ma quête des castelnaux de la Gascogne.

Les années passèrent... je gardai toujours en tête ce texte que j'avais pris soin de retranscrire. Je le mobilisai en appui d'autres recherches, plus générales.

Enfin, après un détour presque'aussi long que ma vie d'historien, je me décidai à en faire la poutre maîtresse d'un livre consacré à l'histoire du servage.

En tirant les faits de leur apparence mystérieuse, en découvrant leurs secrètes relations entre eux, en suivant le mouvement qui les rend intelligibles dans le temps, Benoît Cursente fait œuvre d'historien.

Et je peux dire que son enseignement est salutaire.

L'histoire, selon lui, est un contrepoison à l'immédiateté, cet égarement moderne qui transforme notre vie.

L'histoire, en effet, redonne de la profondeur et de la pondération à la marche précipitée du monde.

Mais au-delà, par l'histoire, Benoît Cursente nous fait pénétrer dans un monde englouti, à bien des égards étrange et surprenant.

Et même un monde poétique, par son absence mêlée de présence diffuse, par ses mots mêmes, et par l'évocation d'un passé lointain, une sorte de ténèbres mais aussi une sorte de paradis, pareil à celui de Baudelaire...

*Mais le vert paradis des amours enfantines
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs
Et l'animer encore d'une voix argentine
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs.*